

COMMENT TRIOMPHÈRENT MOMENTANÉMENT LES LÉGITIMISTES.

(HISTORIQUE.)

En avant, marchons.

Quasi-chanson.

Dans une maison de Mir*** habitent huit martyrs de la légitimité, huit carlistes fervens; le marquis de**, sa femme, sa fille, deux marmots de six à huit ans, une vieille serrante, un gros chat gris et un perroquet vert.

Si beaucoup de partisans de la famille déchue, engraisés des mittes de sa table, se sont empressés, dans la crainte de perdre leur embonpoint héréditaire, de venir gratter à la porte du nouveau pouvoir, la noble famille dont nous parlons gardait le feu sacré, et dans plusieurs circonstances avait montré audacieusement son attachement pour le principe vaincu.

Entr'autres exemples, M. le marquis avait fait peindre en vert les volets de sa maison qui est blanche, et par cette ingénieuse témérité avait ainsi arboré momentanément les couleurs du bâtard légitime.

Henri V.

Les nobles habitans de la maison buvaient, mangaient et devisaient, jouissant du plaisir de se croire persécutés, ce qui n'était pas vrai, attendu que l'on ne persécute que des patriotes.

Ce jour-là, après avoir bu un antépépétisme, le vin de Champagne, le troisième verre de l'éva de table et, passa dans son cabinet; quelques minutes après, il revint pâle, les yeux hagards et les cheveux hérissés.

«Vertueuse épouse», dit-il, et vous, ma fille, et vous, mes deux nobles rejetons, et vous, vicille Marianne, écoutez-moi; et vous, perroquet vert, taisez-vous. Madames des nobles chouans, continua-t-il avec effusion, vous que le monde appelle assassins et voleurs de grande route, jetez sur nous un regard favorable. Notre vie à tous appartient à notre légitime souverain Henri V, roi de France et de Navarre, résidant pour le moment à Holyrood, et voici le moment de lui donner une nouvelle preuve de notre dévouement sans borne. Da us ma tête vient de se former un projet audacieux peut-être, mais qui, avec l'aide de Dieu, car Dieu est royaliste, tournera nécessairement à la confusion des rebelles.

«Madame, dit-il à sa femme, vous allez vous enfermer dans la salle basse et vous mettre en prière; vous allez enmener Nini et Marianne, votre sexe n'est pas propre aux alarmes de la guerre. Puis vous ajouta-t-il aux deux marmots, noble rejetons d'une famille qui s'est en tous tems illustrée par une obéissance pour ses rois poussée jusqu'à l'absurde, écoutez-moi. Vous, M. le comte, ne tenez pas ainsi votre pouce, et vous, chevalier, ne taquez pas le chat, et jurez

tous deux de vivre et de mourir pour la sainte cause que nous défendons.»

Puis il alla fermer les portes et les fenêtres et silencieusement emmena dans son cabinet les deux jeunes défenseurs de la légitimité. Puis il alla chercher les bouteilles vides, les verres et les salières.

«Comte, dit-il, ne pleurez pas, et vous aurez du sucre; c'est dans votre cœur que vous trouverez la récompense de votre zèle pour vos légitimes souverains. Soldats! vous êtes Français, comme disait le Béarnais; voici l'ennemi; en avant! Seulement l'allocution demande quelques modifications, parce que vous ne pouvez pas encore voir l'ennemi et qu'il ne faut pas bouger.»

Le marquis mit son habit brodé, son chapeau à plumes, et ceignit son épée; puis il arma les jeunes lévites du Seigneur de verres et de salières. Alors seulement il entra ouvrit la fenêtre et leur montra l'ennemi.

L'ennemi était un joueur d'orgue, qui sur l'air de *Tralala*, chantait une chanson populaire, où Henry V était introduit disant à son aïeul: *Grand Papa* (bis quand est-ce que tu m'amèneras?)

«Comte et chevalier, dit-il, voici l'ennemi.» Et il prit de chaque main une bouteille vide. «Le Seigneur dirigera vos coups. En joue! feu!» Et sur le joueur d'orgue roulaient les verres, les bouteilles et les salières. Le feu se soutint quelques minutes; mais les auditeurs qui avaient eu pour leur part des éclats de cette artillerie nouvelle, et qui voyaient interrompre, par cet incident, une chanson qui les amusait, se prirent à crier aux carlistes, et brisèrent à coups de pierres les vitres de la maison. Sur quoi, monsieur le marquis alla mettre le dégat sur le mémoire de ses services. Mémoire qu'il se propose de mettre sous les yeux de Henri V, lors de son retour triomphant.

LE FANTASQUE.

QUEBEC, SEPTEMBRE 1837.

PROFESSION DE FOI POLITIQUE.

Il est fâcheux qu'on n'ait pas encore voulu comprendre que je ne suis l'avocat exclusif d'aucun parti; car cela m'épargnerait les sortes explications que je me vois forcé de faire à chaque instant afin de prouver à tout venant ce que j'avancai lors de la naissance du Fantasque: — que je n'adopterais aucune nuance en particulier; mais que, contrairement à cette pensée qui convient à l'homme sérieux: les principes et non point les hommes, j'ai dû et devrai faire vivre mon journal sur les hommes et non point les principes.

À chaque pas je suis arrêté: — Oh vous devriez être patriote exclusif, dit un patriote. — Vous devriez être constitutionnel dit un constitutionnel. — Vous devriez attaquer les deux

partis indistinctement dit l'un. — Vous ne devriez attaquer personne, dit l'autre. — Vous devriez exposer au grand jour les vices, l'ignorance et l'hypocrisie de tout le monde, dit Jean. — Prenez bien garde d'attaquer la conduite privée des individus, répond Jacques. . . — Eh messieurs! les ridicules, les ridicules; les ridicules et je ne connais que ça! Etouffez vos ridicules, et vous tuez le Fantasque! Cachez vos ridicules, et le Fantasque disparaît.

Malheureusement les hommes se placent trop souvent à la place des principes, et parce que Napoléon disait: moi je suis l'Etat! faut-il que Mr — dise: moi je suis le parti patriote, chaque soufflet qui tombe sur ma joue doit être ressenti par tous les patriotes? faut-il que Mr — dise: moi je suis la constitution chaque coup de fouet dont on sangle mes épaules doit faire saigner la constitution! il faut que tous ses ans lèvent le bouclier et vengent mes meurtrisures?

Quant à moi je le déclare pour la dernière fois, j'approuve tous les partis, par conséquent je n'en adopte aucun; mais en revanche il est de mon devoir d'attaquer tous les hommes qui pourraient jeter du discrédit sur leurs concitoyens par leurs folies, leur vanité, leur inexpérience ou leurs fourberies!

Je dois donc faire ma profession de foi afin qu'on ne soit plus étonné de me voir admirer tous les partis et pour qu'on ne vienne plus m'assaillir de questions qui m'obligent à d'éternels frais d'esprit et de sagacité; ce qui est fort incommode.

Voici donc comme j'envisage et comme je décris les partis si j'avais à en rendre compte à l'étranger.

Les Canadiens sont divisés en trois principales branches de population, les natifs Canadiens, d'origine Française, ceux d'origine anglaise, puis les nouveaux arrivés, ceux qui viennent d'un des Royaumes Unis. Puis les deux grandes divisions sociales: ceux qui ont et ceux qui n'ont pas; mais de ces derniers on ne parle pas: ils ont toujours tort.

Ces classes dont les intérêts sont les mêmes, dont le but est le même: celui d'améliorer son état, sont divisées quant aux moyens, selon l'opinion particulière de chaque individu. De ce galimatias de nuances, d'intérêts, d'opinions, de vues, d'ambitions, etc. ont surgi trois nouvelles classes qu'on a appelées partis.

Le premier de ces partis, celui qui se trouve placé au haut de l'échelle est composé des gros bonnets, des richards, des coqs-en-pâte. C'est le parti des optimistes, le parti tout-est-bien. Les uns sont des seigneurs qui tirent annuellement et participent les rentes de leur censitaires. Leur mérite est précieusement enveloppé avec leur rapière dans de vieux parchemins dont la vétusté doit nécessairement inspirer le respect et la vénération. Le gouvernement aime la tranquillité, ils aiment eux-mêmes la tranquillité. Donc ils doivent aimer le gouvernement qui les protège et le peuple qui les paie, qui travaille, qui sue pour eux. Cependant si ce peuple s'avisait un jour d'être ingrat et de ruer: alors on les venait peut-être en